

Je me souviens de Gilles

Je me souviens de nos échanges.

Je me souviens du dernier d'entre eux il y a quelques semaines à l'hôpital. Moment suspendu et de grâce comme souvent avec Gilles. La mort était là qui rôdait mais le clown se jouait d'elle. Entouré de carnets dans lesquels il continuait à écrire, griffonner, dessiner, entouré de ses dessins mais aussi de ceux de ses amis de passage, évoquant projets de film et d'exposition. Les soignants entraient dans sa chambre aux petits soins pour un corps diminué et en ressortaient hilares ou à tout le moins le sourire aux lèvres. Le bon mot, la pirouette ou simplement le regard espiègle, pétillant d'intelligence et de vie avaient fait leur effet.

Qui prend soin de qui me demandais-je ?

Moi-même je sortais de l'hôpital sous le choc car il était évident que la mort ne laisserait plus le clown se jouer d'elle bien longtemps. Mais en même temps j'étais regonflé à bloc. Gilles s'était comme à l'accoutumée montré curieux de ce que je faisais et de ce qui me préoccupait. Nous avons parlé des tensions entre fin du mois et fin du monde, des attachements qui sont les nôtres et qui nous empêchent de concevoir, dans le secteur culturel comme dans nos sociétés en général, les changements qui s'imposent de manière de plus en plus criante.

Je l'avais interrogé sur les débuts du Prato. Il avait souligné que pour arriver à faire émerger et durer cette expérience unique, il avait dû être beaucoup de choses à la fois tout en veillant à n'être jamais à un endroit unique, jamais totalement ni enseignant, ni artiste, ni clown, ni comédien, ni circassien, ni, ni...

En sommes une sorte de déséquilibre permanent, synonyme certes d'inconfort, de manque de reconnaissance souvent, mais aussi de « résilience », de robustesse. La robustesse au sens que lui donne Olivier Hamant de la capacité d'adaptation de la nature aux fluctuations biologiques et environnementales, capacité qui repose sur la richesse des interactions et collaborations et sur beaucoup d'inefficience et d'inefficacité. La robustesse qui n'est donnée qu'à ceux qui refusent la spécialisation à outrance à laquelle poussent les logiques de performance – et d'une certaine manière de professionnalisation du métier d'artiste.

C'est je crois cela – cette robustesse en déséquilibre - qui m'a amené, de loin en loin, mais avec une régularité certaine à chercher les conversations et échanges (parfois longs mais parfois quelques mots pouvaient suffire) avec Gilles et Patricia – je me rends compte que c'est rare que j'ai prononcé le nom de Gilles sans lui associer celui de Patricia ces dernières années et le duo était évidemment pour beaucoup dans la robustesse.

Jamais tout à fait sûr de ma place dans le monde l'art et de la culture, je vois rétrospectivement que j'ai souvent trouvé Gilles et Patricia dans des moments où je me voyais moi-même en déséquilibre. Nos échanges ne m'ont pas permis de retrouver l'équilibre. Mais la joie, le regard fondamentalement simple et bon sur la vie et sur les gens que m'offraient Gilles et Patricia, me permettait souvent d'accepter et d'assumer mon

propre déséquilibre. C'est ça non un clown : un être en déséquilibre permanent mais qui s'en sort toujours avec une pirouette ?

Lorsqu'avec Julien Carrel nous interrogeons à la fin des années 2000 les liens entre arts et sports, les ponts à construire entre des publics, c'est Olivier Sergent qui nous a ouvert la porte de la maison Folie Wazemmes et c'est Gilles qui nous a mis du baume au cœur en reconnaissant l'intérêt de la démarche, en nous parlant du burlesque des soirées catch de son enfance à Friville-Escarbotin et en se lançant goulument dans la rencontre que nous lui proposons avec les catcheurs de l'ICWA à Béthune. Les rois du ring faisaient face à une Dream Team de comédiens d'abord pour un « atelier Porter, tomber, catcher » mené par Gilles et ses complices Mahmoud Louertani et Jacques Motte. Deux mondes, deux cultures du corps diamétralement opposées entre acrobates soucieux de leur outil de travail et catcheurs, cultivant plutôt une certaine maltraitance de leur propre corps offert en pâture à la société du spectacle. Gilles était là au milieu de ces mondes avec l'envie que la rencontre ait lieu, avec le savoir-faire et le savoir-être humain pour qu'elle ait lieu, malgré les difficultés, par exemple les heures passées dans le froid à Béthune à attendre que Canal + ne quitte la salle de catch que nous devons occuper pour la répétition de ce qui deviendra finalement une soirée de spectacle : *Catch me* en décembre 2009 (qu'on ne retrouve d'ailleurs pas dans la page wikipedia de Gilles : le déséquilibre avec le monde l'art était peut-être trop grand, va savoir...).

Espérons que nous saurons trouver le clown en nous pour continuer à cultiver nos déséquilibres comme tu savais le faire. Tu vas nous manquer Gilles.

Hermann LUGAN